Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 3

Artikel: Consultation gratuite
Autor: Mayor, Matthias
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201911

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

43me ANNEE. — N° 3. FONDÉ EN 1861 PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 21 janvier 1905

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse** : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames** : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ADMINISTRATION DU CONTEUR
chez M. E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Les « saluts » de M. Pinclet.

Dans votre numéro de fin d'année, vous publiez d'intéressantes et fort judicieuses réflexions au sujet du « coup de chapeau » et vous terminez par ces mots : « Il est vrai qu'il y a tant de « nuances » dans le code du bon ton. » — Si vous voulez étudier le coup de chapeau et ses nombreuses nuances, mettez-vous un jour à votre fenêtre, un jour de beau temps, et regardez passer dans la rue les bonnes gens qui vont à leurs affaires, ou à leurs plaisirs, ou nulle part, au hasard des pas. Ces bonnes gens — des deux sexes — se rencontrent, se croisent, se reconnaissent, se saluent. Examinez attentivement les divers gestes de ces messieurs — les dames viendront à leur tour — et, selon les variantes, c'est bien le diable si vous n'arrivez pas à découvrir les petits côtés d'un caractère et les relations que le dit caractère entretient avec la personne saluée par lui dans la rue.

* * *

Voyez M. Pinclet, il passe à bonne raison pour la courtoisie même, et d'aucuns prétendent qu'il a conservé les bonnes manières du temps jadis, transmises à lui, de génération en génération. Dans son bureau, ou dans son étude, ou dans ses magasins, — M. Pinclet peut être, à votre gré, avocat, notaire, banquier, négociant, ou toute autre profession, — il reconduit ses clientes avec des phrases absolument salon-rouge.

— Madame, votre serviteur très humble.

— Madame, votre serviteur et moi ne font qu'un.

Il n'adresse jamais la parole à aucun de ses employés sans user de formules polies :

— Monsieur, auriez-vous l'obligeance ..

— Monsieur, veuillez, je vous prie...

Bref, M. Pinclet, chez lui, est la correction égalitaire : courtois avec chacun. Dans la rue, en revanche, M. Pinclet use d'une gradation savamment motivée dans l'art de saluer les passants.

C'est, d'abord, au client sérieux, cossu, dodu, pansu, dûment renté, le salut large et révérend. Sa main droite saisit le chapeau, le soulève, le maintient deux secondes à quatre centimètres au-dessus de la tête — tandis que M. Pinclet regarde avec un air de vénération profonde le monsieur ainsi honoré, — puis le bras tendu exécute un demi-cercle à peu près horizontal avec le coude comme centre, tandis que le buste s'incline légèrement. C'est à la fois très gentilhomme et très digne. Pour une dame, M. Pinclet ajoute un respectueux sourire : le bouquet sur l'édifice, et accuse un peu l'inclinaison du buste.

Avec ses amis personnels, M. Pinclet n'est pas moins cérémonieux, mais il mélange à la gravité de son coup de chapeau un grain ou deux d'amicale familiarité : un petit signe de tête avec un clin d'œil affectueux et rieur qui pourrait se traduire, en termes vulgaires : « Hein ? mon vieux, te rappelles-tu ? Nous en fîmes de fameuses, jadis ? » Ou bien, il dira gentiment : « Bonjour ! Bonjour ! Mille choses à la maison ! Très pressé ! » Car il est bon, je dirai même : il est indispensable, dans le monde des affaires, d'avoir toujours l'air obsédé par des occupations multiples qui ne laissent aucun repos. M. Pinclet sait cela et il en use.

Il salue aussi les autorités cantonales. Son salut, ici, dépend des opinions politiques du magistrat. Il est froidement poli avec ses adversaires. Son chapeau décrit une courbe un peu roide et le visage conserve une gravité marmoréenne. Il s'incline devant la fonction, semble-t-il dire, non devant l'homme qu'il ne connaît pas et ne cherche pas à connaître. En revanche, ses amis politiques sont gratifiés d'un salut plus ample et plus familier : « Je compte sur vous, comptez sur moi. » Quant aux fonctionnaires de tout ordre auquels, ensuite de circonstances particulières, M. Pinclet fait l'honneur d'un salut, ils sont taxés selon leur importance administrative et les services officieux qu'à l'occasion ils pourraient lui rendre. Il y a là une échelle compliquée que M. Pinclet a su établir strictement et qui va de l'huissier au chef de service en un crescendo des mieux calculé.

Si M. Pinclet, dans ses locaux, manifeste une politesse rare à l'adresse de ses employés, cette politesse subit, au dehors, un refroidissement notable. Seul son fondé de pouvoirs a droit à une certaine considération. Mais, ici, M. Pinclet montre à quel haut degré il a poussé l'étude des convenances sociales et de quelle intelligente philosophie il use dans ses rapports avec ses inférieurs. Afin d'éviter un coup de chapeau dont la mesure serait évidemment difficile à établir, M. Pinclet brusque les choses et interpelle ces messieurs sous un prétexte quelconque. D'ailleurs cela « fait très bien » ; est-il en conversation avec un collègue, un ami, un client, ou quelque nuque importante, il s'excuse :

— Pardon, cher monsieur, deux mots à mon employé et je suis à vous ; un ordre oublié.

Et, tout souriant, il arrête le dit employé et lui parle durant une minute ou deux ; un petit signe de la main suffit. Quant aux commis de rang inférieur, M. Pinclet ne les voit pas ; M. Pinclet a la vue basse.

Un petit signe de la main, ai-je dit. L'honorable M. Pinclet utilise cette mimique plus ou moins polie avec une science aussi parfaite. Il gradue et modifie son geste selon les occasions et les personnages. Aux amis, aux familiers, la main envoie un salut élégant, onctueux, les doigts s'agitent harmonieusement comme une aile qui bat avant de prendre son vol. Un sourire accompagne ce geste délicat. Parfois, même, le mouvement rappelle les petits signes d'adieu que l'on fait aux bébés. Mais M. Pinclet réserve cette fantaisie pour les saluts à grande distance, à longue portée, qu'il fait suivre souvent d'un léger coup de chapeau. Enfin, le digne homme a adopté pour le vulgaire pécus, pour le commissionnaire du coin, les petits fournisseurs, les ouvriers, la plèbe, en un mot, un geste saccadé, qui paraît dire à l'humble salutation d'iceux : « Oui, oui, mes amis, bon, passez votre chemin ». Son regard prend alors un air de dignité protectrice et son allure dit clairement combien M. Pinclet a conscience de sa propre valeur et de son indiscutable supériorité. Napoléon, en certaines circonstances, a dû saluer ainsi, avec moins de finesse, peut-être. Ce geste, M. Pinclet le réserve aussi aux amis d'enfance qui n'ont pas eu l'heur de réussir et dont les familiarités l'exaspèrent. C'est alors une façon d'aumône.

J'ai oublié de noter, en parlant des commis de M. Pinclet, que celui-ci se découvre toujours devant les employés de ses collègues. Il est bon que ceux-ci puissent dire, en bavardant avec leurs camarades : « Rencontré M. Pinclet. Il est diablement poli ». Et si le patron entend ce compliment à l'adresse du confrère, c'est d'un excellent effet, je vous assure.

Si l'indiscrétion ne m'était pas absolument désagréable, je pourrais parler ici des subtilités qu'imagine M. Pinclet lorsqu'il salue les dames et des significations exquises et multiples de ces courtoises manifestations. Mais, nous serions presque obligés à pénétrer dans la vie privée de ce digne homme, et je n'aurais garde, vous le comprendrez, de me permettre une telle impertinence. Je préfère, à mon tour, gratifier M Pinclet d'un coup de chapeau, sinon respectueux, du moins administratif.

LE PÈRE GRISE.

Enseigne de bric-à-brac. — « Habits et pianos à queue. »

Du rebaille-mé mé. — Hector M*** vient d'enterrer son oncle, qui lui a légué tout son bien.

En remontant du cimetière, il invite ses amis à prendre un verre, au café.

— Apportez du Villeneuve, dit-il au patron.

Le cafetier revient bientôt avec deux bouteilles.

— Est-il bon, au moins ? demande Hector.

— S'il est bon ! Il ferait revenir un mort.

— Hé, là ! pas de bêtises... emportez-moi ça.

Enfin ! — Une vieille dame élégante s'arrête auprès d'un mendiant assis au bord du chemin. Elle se dégante avec peine, sort son mouchoir, puis des clefs, cherche son portemonnaie tout au fond de sa poche et donne une pièce au mendiant. Cela a bien duré deux ou trois minutes.

Alors, le mendiant :

— C'est pas pour dire, ma bonne dame, mais vous y avez mis votre temps !

Consultation gratuite.

On dit fréquemment que tout homme, à quarante ans, doit être son propre médecin. Rien n'est plus absurde que cette assertion, car elle

conduit infailliblement aux conséquences les plus épouvantables.

Ce que, sans doute, on a voulu dire par là, c'est que :

1° Toute personne intelligente, qui se possède et qui est raisonnable, peut éviter ce qu'elle sait ou ce qu'on lui a dit être nuisible ; et qu'elle devra faire, au contraire, ce qu'elle connaît ou ce qu'on lui a appris être utile ou avantageux pour sa santé.

2° Après un excès, des écarts de régime, une conduite irrégulière, l'intempérance et leurs effets pernicieux, cette même personne changera très probablement de conduite et ne voudra pas ruiner sa santé par des folies réitérées.

3° A quarante ans, on a essuyé, en général, les chocs graves des erreurs de la jeunesse ; la santé a pris son assise, à l'ombre des passions largement calmées, et l'on a eu le temps d'apprendre et de s'assurer :

a) Qu'à tout âge il faut se défier des drogues, surtout de celles qui agissent violemment ;

b) Qu'on peut guérir très bien et souvent beaucoup mieux sans elles ;

c) Que les meilleurs médecins donnent l'exemple du peu de cas qu'ils font, en général, des remèdes tirés des pharmacies ;

d) Qu'ils n'en prennent que très rarement, eux-mêmes, et qu'ils n'en donnent presque jamais ni à leurs proches, ni à ceux de leurs clients qui ont toute leur confiance ;

e) Qu'on les remplace avantageusement par une diète appropriée et par la bonne eau ;

f) Qu'un des plus habiles praticiens a dit, en effet et très positivement, à sa famille et à ses nombreux amis, sur la fin de sa longue et heureuse carrière : « Qu'il leur laisserait, à sa mort, les deux plus grands médecins qui existent : la *diète* et l'*eau*, et qu'il ne saurait assez recommander ces deux amis. »

On peut donc supposer, par là, que tous les hommes, à quarante ans, pourront très bien être leur propre médecin, à condition, toutefois, qu'ils aient une conduite réglée et sage et qu'ils jouissent toujours d'une santé parfaite.

Eh bien, je connais bon nombre de familles qui n'estiment un médecin qu'en raison de son art d'écrire de longues prescriptions de remèdes actifs.

Quel est pourtant le praticien judicieux qui n'ait formulé maintes fois, dans le cours de sa carrière et avec les *plus heureux résultats*,... des pilules de mie de pain ? Et quel est l'homaeopathe qui voudrait, dans sa sagesse, rester en arrière de ces hommes de l'art... avec certains globules ?

Madame T. avait des insomnies depuis plusieurs semaines. Je prescrivis quelques pilules d'extrait de laitue, dont on eut grand soin de placer la petite boîte sur la table de nuit. Mais l'étourdie oublia d'en faire usage, ce qui ne l'empêcha pas, dès lors, de savourer les douceurs du sommeil.

(En 1845.) Dr Matthias Mayor.

Jusqu'à la corde. — On vantait beaucoup, en présence d'un Russe, la discipline et l'obéissance passive qui étaient de règle dans certains Etats de l'Europe.

— Ah ! messieurs, s'écria le Russe, tout cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe chez nous. Lors de l'existence des télégraphes à signaux, il est arrivé que, à une station, près de la capitale, le gardien a manqué la dépêche, et, s'en apercevant trop tard, de peur de punition, il s'est pendu sur la tour. Les gardiens suivants, prenant cela pour un signal télégraphique, se sont mis à le répéter avec une telle exactitude que sur la ligne de St-Pétersbourg à Varsovie ils se sont tous pendus.

Infirmité pour anarchiste. — Bégayer est bien triste, dangereux même.

Un monsieur passe dans la rue en compagnie d'un ami.

— Je viens, dit-il, de .. de... de chez mada... da... dame R. et j'ai... ai... déposé une bonb... une bonb...

Avant même qu'il ait le temps d'ajouter « onnière », deux agents en civil le prennent au collet et, ainsi que son ami, le conduisent au poste depolice.

Charité bien ordonnée. — Un vieux mendiant se présente à la porte de madame de K..... On lui donne divers objets, linge, vètements, etc.

— Portez cela à votre femme, dit madame de K.....

Le mendiant, tendant alors la main :

— Y a rien pour le commissionnaire ?

Marseillais et Gascon. — J'ai un coffre-fort, dit un Marseillais, tellement incombustible que je mets un coq dedans ; je place le coffre dans le feu et au bout d'une heure, quand j'ouvre la porte, mon coq, tout *vigus*, saute et secoue ses plumes.

— Plus fort que ça, le mien. Quand j'ouvre la porte, le coq est mort.

— Et ben ?

— Mort de froid !

A l'hôtel du Sans-gêne.

Il étaient deux, de chez nous, et jeunes encore.

Ils faisaient une tournée en Suisse allemande pour chercher du travail et tâcher de se perfectionner un peu dans la langue de nos confédérés. Tout bon Suisse doit connaître au moins le français et l'allemand.

Ayant encore quelque argent en poche, ils ne se pressaient guère de prendre le collier. Les privations n'étaient pas trop nombreuses.

Un beau matin, ils sont accostés par un ressortissant d'outre-Rhin qui cherchait aussi de l'ouvrage, sans plus d'empressement qu'eux, mais avec de plus impérieux besoins. Les mines réjouies des deux amis l'avaient attiré et lui promettaient quelque bonne aubaine.

Ceux-ci n'eurent pas le courage de repousser ce nouveau compagnon. Quatre jours durant, ils firent ménage ensemble et le dernier venu semblait s'accommoder fort bien d'une existence dont il ne partageait que les profits. Il fusionnait pour de bon.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des deux welsches et troublait l'économie de leur budget.

Un jour, ils passent devant une ferme cossue. De la cuisine, dont la porte était entr'ouverte, leur vient un bon fumet de choux au jambon.

— Dis-donc, Hans, font-ils à l'Allemand, va voir demander quelque chose pour nous.

Hans se redresse fièrement :

— Moi, pas mentier ; chamais ! chamais !

— Alors, tu crois, mon vieux, qu'on va te graisser les babines comme ça, tout le temps. Eh ben flûte !

— Te fâche pas, François, fait l'autre welsche, moi je vais y aller, dans c'te boîte. Allez toujou mettre la table derrière c'te meule de foin.

Dans la cuisine de la ferme, pas même un chat, à qui s'adresser. Que faire ? Se servir soi-même ? C'est pas très correct ; oh ! non ! Mais, dit-on, la « faim » justifie les moyens.

« Bast ! arrive qui plante ! » se dit Samuel — c'était son nom ; — et il se sert.

A l'ombre de la meule de foin, les trois compagnons dînèrent copieusement.

— A présent, c'est pas tout, fait Samuel, y s'agit de reporter ces assiettes et ces services. Faut être honnête ! Toi qui as encore rien fait, Hans, tu peux bien y aller.

— Bour reborter, alors foui !

— Tu oublieras pas de bien remercier, hein ! Hans.

— Naturlich !

On devine la réception que Hans eut à la ferme.

Quant à ses deux camarades, ils détalèrent au plus vite, heureux de se débarrasser d'un importun.

Morale : ...Il n'y en a pas lourd ! R.

Tondrè et rasâ.

Permi lé gratta-papaï qu'on lao dit : notéro, ye paré que l'ein a que cognaissont ao tot fin lo bié po eintortoilli lé bornican que s'é laissont preindré dein lao crapiés, ka on ein dit deï totés retossés dé clliao z'einbrelicoquarés.

L'é veré que quand ein vao à qu'auqu'on, on traové adé deï pierres po leï tzampa contré ; et pouis, ne leï a pas fauta dé payï lé crouyés leingués po deré dao mau contré lé dzeins que l'ont einvia dé dégrussî.

Traï ao quatro de clliao célèbros eimbardoufarés qu'étont attrablia, onna veilla, à la pinta dé la Pétolaïre, yo l'ein débliotavont fre-din-freda, su dou notéros, lo pére et lo valet qu'ein ont su fé deï totés charmantés à cein que paret. Finalameint yon de stao lulus a démanda aï z'autros :

— Et lo valet, fâ-te coumeint lo pére ?

— Oh ! pas totafé ; lo père tond et pouis lo valet rasé.

Ne sein quand mimo pas tî dè cllia sorta. Laï ya assebin dâi brava dzeins, permi lè notéros.

* * *

Chaôta-la-Panse.

C'étaï pardion on crano coo, qué cé Chaôta-la-Panse, pouisque l'a su éta régent dein on bon veladzo, que n'é pas plie lien dé la capitala qué du Jérusalem à Djérico.

Po eimmourdzi la politiqua n'ein avaï mein coumeint li, paceque l'étaï on patriote d'ao tonnerre, et n'arretavé dé prédzi contre lé z'aristocrates que quand la saï lo fasaï déguerpi. L'é veré que cllia fivra lo tegniaï soveint, ka l'avaï on'estoma quaraï pu coairé deï vilhés zermanés ao bein deï sa dé borris. Coumeint l'étaï vilho valet, sé mermités manquavant soveint dé gresse et dé paivro, et li qu'étai venu ao mondo lo dzo de la Ste-Agaffanna avaï fauta d'être bein repéçu.

Onna demeindze, la vépra, cé Gargantua s'einmodavé contré la pinta ein fasein deï cambayés de la métzance On curieux leï demanda porquié l'étaï asse pressa.

— Ma faï, me faut arrosa mon dina que m'a met onna saï époireinta.

— Aloo voai rudo medzi ?

— Oh voiquie, pas d'estra, ma fenameint ! onna terrina dé soupa ao pora, on bol de campouta aï ravés, quaranta truffés impérator et dou kilos dé lâ. Ora me faut bairé on pâa de litres po lo fére coaire. H.

De Noréaz au Bioux.

Pour répondre au désir que nous ont exprimé plusieurs de nos lecteurs, nous continuons, par petites